

CULTURE • ARTS

Cinq visites dans des galeries à ne pas rater

Un vendredi sur deux, le service Culture du « Monde » propose aux lecteurs de « La Matinale » un choix d'événements ou de lieux à découvrir autour d'un thème.

Publié aujourd'hui à 00h24

Article réservé aux abonnés

LA LISTE DE LA MATINALE



Vue de l'exposition collective « Vaisseau d'or » à la galerie Vallois, à Paris. AURELIEN MOLE / GALERIE VALLOIS, PARIS

En attendant l'arrivée au printemps des nouvelles grandes expositions, les galeries offrent l'opportunité de découvrir des artistes souvent encore méconnus. Le service Culture du *Monde* vous propose une sélection de peintres et plasticiens, à voir en cette fin janvier à Paris et en région parisienne.

Bilal Hamdad à la H-Gallery



De gauche à droite : « Sans titre » (2018) et « Entre les murs » (2018), de Bilal Hamdad, huiles sur toile. H-GALLERY

La rampe d'un garage ou d'un entrepôt, une porte cochère fermée, deux pièces d'une maison abandonnée dont le sol se fend, des sacs-poubelle contre un mur, une jeune femme à l'angle d'une rue regardant son smartphone : Bilal Hamdad capture des images actuelles dont il fait le motif de ses toiles, la plupart de grand format. Il définit par la géométrie de l'architecture, à la manière d'Edward Hopper ou de Tim Eitel, des espaces clos ou ouverts vers un hors-champ dont on ne saura rien. Des gris, des roses et des bleus éteints sont les dominantes de ces harmonies urbaines, rehaussées de points de couleurs plus vives.

Dans cette première exposition personnelle, une toile fait exception par sa conception et son exécution. Trois personnes attendent le métro à la station Barbès-Rochechouart, vues légèrement en contre-plongée : une mère d'origine africaine en robe chamarrée, son fils, et un inconnu qui regarde ailleurs ou nulle part. L'image ne raconte rien, ne symbolise rien, elle s'en tient à décrire un instant fortuit, sur fond de verrière, dans une lumière bleutée. Notre époque s'y inscrit tout entière avec la force de l'évidence. Il y a ici, à ses débuts, une œuvre qui pourrait devenir marquante. **Philippe Dagen**

¶ « Quatre Chemins », H-Gallery, 90, rue de la Folie-Méricourt, Paris 11^e. Du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 26 janvier.



Vue de l'exposition « Hylé », de Cécile Beau à la galerie 22,48 m², à Paris. GALERIE 22,48 M2

Cécile Beau chez 22,48 m²

Ces bois sont-ils de pierre, stalactites qui tourneraient à la forêt ? Ces écorces sont-elles de fer, avec leurs méandres caverneux ? Et cet aluminium, si brossé qu'il tourne à la poussière ? Avec sa nouvelle installation-paysage, Cécile Beau fait valser tous les règnes, composant un monde où s'effacent les limites entre végétal et minéral, humus et animal.

« Hylé », titre de l'exposition, signifie en grec ancien la matière dont sont faites les choses. La jeune artiste, qui, depuis ses débuts, se plaît à jouer de tous les phénomènes naturels, fait entrer cette notion dans une zone trouble.

Ses photographies sur alu et sculptures jouent d'effets de cuir tanné, de surfaces iridescentes, de parasitages et de strates. Cet ensemble d'œuvres à l'identité hybride compose avec trois fois rien un univers de science-fiction. Comme la parabole d'un monde sans l'homme. **Emmanuelle Lequeux**

☞ « Hylé », par Cécile Beau, [galerie 22,48 m²](#), 30, rue des Envierges, Paris 20^e. Jusqu'au 29 février.

Damien Deroubaix à la Galerie In Situ

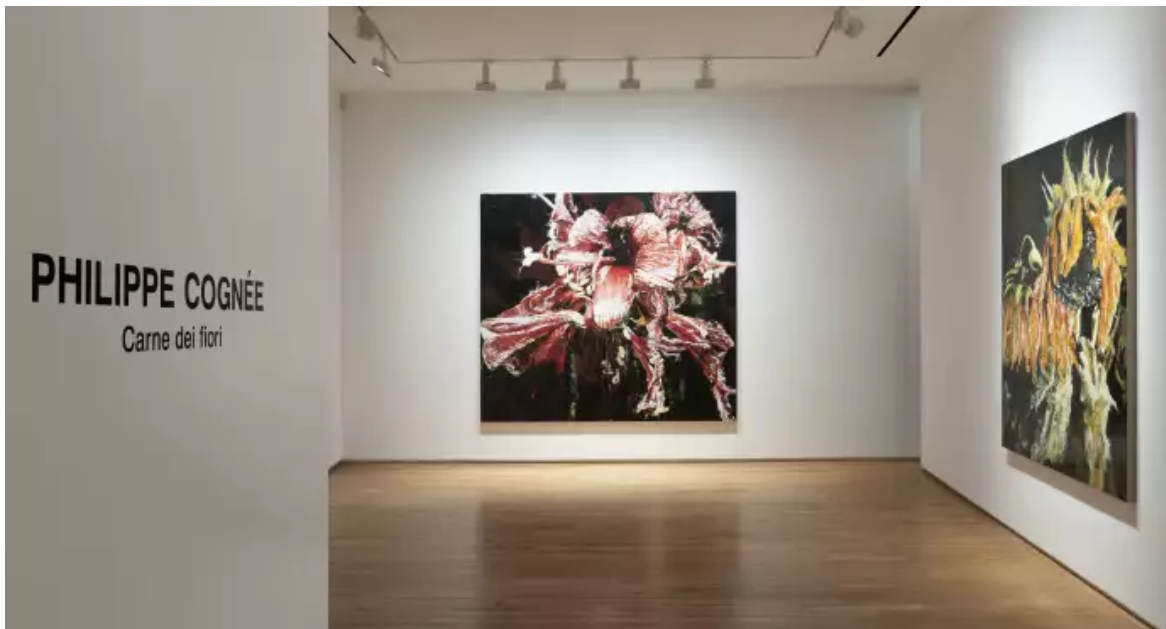


« Communication breakdown », 2019, de Damien Deroubaix - huile et collage sur toile (pièce unique). THOMAS LANNES / COURTESY GALERIE IN SITU FABIENNE LECLERC, PARIS

De frottages en toiles monumentales, de spectres d'antan en noirceur contemporaine, le plus allemand des peintres français réunit dans les nouveaux espaces de la galerie In Situ, à Romainville, un ensemble d'une grande intensité. Motifs archaïques pour peinture ultra-contemporaine... Inspiré par Dürer comme par le gothique romantique, Damien Deroubaix est allé chercher au fin fond des âges les héros et héroïnes de ses dernières œuvres : Pazuzu, ce dieu mésopotamien qui contient entre ses quatre ailes les vents de la création et de la destruction, revient ainsi comme une parabole de toute l'exposition, pleine d'angoisse indigo et d'interrogation existentielles. L'accompagne aussi cette minuscule Venus callipyge découverte récemment à Hohle Fels, taillée dans une dent de mammouth. Devenue géante, elle vient hanter les salles. Au fil des matrices de bois gravées et des sculptures, elle se dédouble en bois ou bronze, entité colossale à l'aune de la protection dont l'humanité a aujourd'hui besoin. **E.L.**

¶ Damien Deroubaix, Feeble screams from forests unknown, Galerie In Situ, 43, rue de la Commune de Paris, Romainville. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 19 février. insituparis.fr

Philippe Cognée à la Galerie Templon



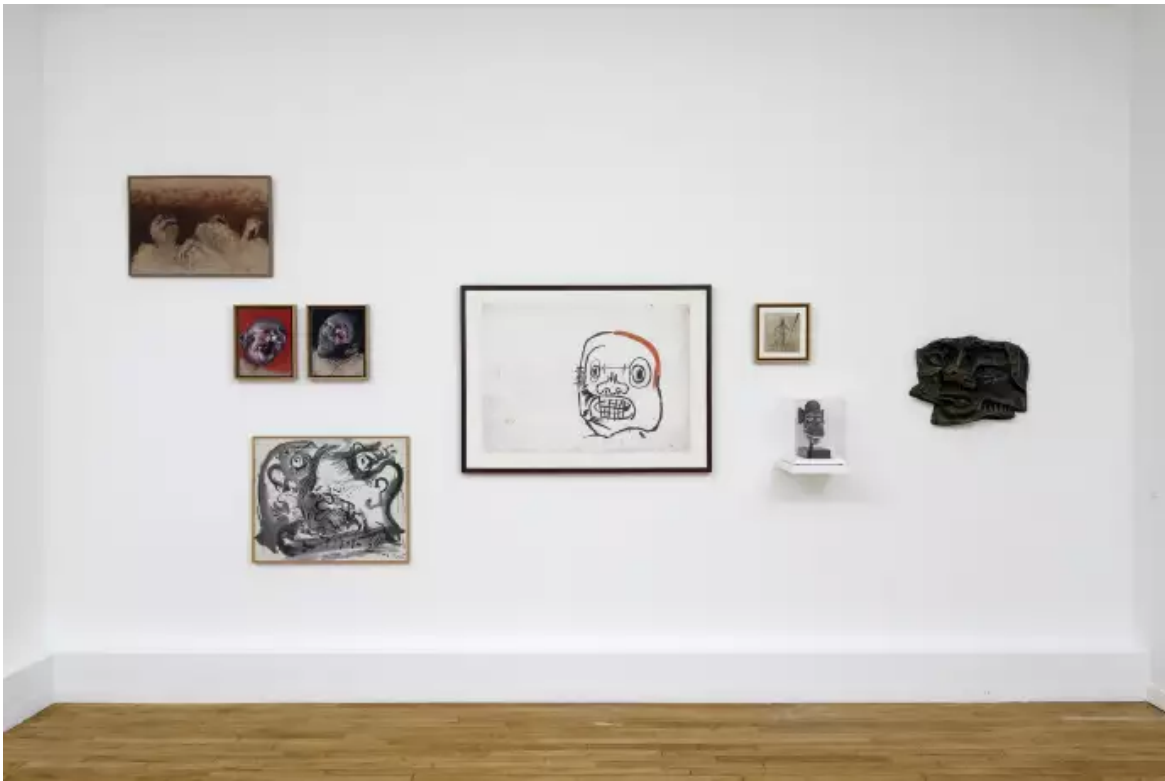
Vue de l'exposition consacrée à Philippe Cognée à la galerie Templon, à Paris. PHILIPPE COGNÉE / GALERIE TEMPLON, PARIS

Voici le dernier chapitre en date de la très longue histoire de la peinture de fleurs. Il est de Philippe Cognée, qui a quitté pour une serre ou un jardin les abattoirs et les cités géométriques où il prenait précédemment ses sujets. L'examen attentif et de très près des roses, des pivoines et des amaryllis lui fait découvrir dans leurs pétales et corolles d'autres formes vivantes. Les unes ne surprennent pas, la poésie et la littérature érotiques ayant depuis très longtemps célébré certaines analogies de formes et de couleurs entre fleurs et parties du corps féminin – et du masculin, plus rarement.

Mais d'autres ressemblances sont moins tendres : lambeaux de peaux écorchées, minces voiles de chairs sanglantes striées de nerfs blancs, désordre d'entrailles révélé par un éventrement violent. A distance des toiles, on croit voir s'ouvrir des yeux et des plaies. Cognée projette ces formes déchirées en grand format, sur des fonds sombres qui, par contraste, accroissent l'intensité des carmins, des pourpres et des jaunes soufrés. Quoiqu'il peigne à la cire, technique lente, le dynamisme du geste pictural n'en est pas affecté, si peu même que les plus grandes toiles font songer au Greco, à ses ascensions tout en torsions et en drapés flottants. Renouveler un motif aussi banal, c'était s'engager délibérément dans une expérience dangereuse. Cognée le savait, s'y est risqué et en a rapporté une de ses meilleures expositions. **Ph.D.**

¶ « Carne dei Fiori », par Philippe Cognée, Galerie Templon, 28, rue du Grenier-Saint-Lazare, Paris 3^e. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 7 mars. templon.com

« Guerre(s) » à la galerie Ceysson & Bénétière



Vue de l'exposition collective « Guerres » à la galerie Ceysson et Bénétière, à Paris.
Aurelien Mole

Tout est parti d'un saisissant portrait en clair-obscur : celui d'un très « *Jeune Homme en armure* » à l'expression pleine d'innocence. Cette toile de 1620 d'Aubin Vouet, vue chez un collectionneur, a inspiré au commissaire d'exposition Philippe Bouchet une exploration de la représentation de l'élan guerrier. Une carte blanche qui réunit près d'une centaine d'œuvres d'une quarantaine d'artistes (dont 75 % de prêts).

Une multitude prête au combat surgit ainsi de toutes les époques et régions du monde : Empire romain, croisades, première guerre mondiale (avec notamment une aquarelle d'Apollinaire), la deuxième, la guerre d'Espagne (dessins de Picasso), l'Algérie (scènes goyques de Claude Viallat), l'Indochine (dont l'ultime photo prise par Robert Capa, juste avant de sauter sur une mine), l'Irak, l'Israël, le Liban, Belfast, le « printemps arabe »... jusqu'aux guerres urbaines qui aimantent les peintures de Guillaume Bresson ou ont nourri le krump, cette danse issue des ghettos de Los Angeles que Clément Cogitore a muée en ballet.

Grands noms (Basquiat, Otto Dix...) ou anonymes, scènes tragiques ou allusives (les blockhaus de Buraglio, les peintures de fleurs poussant sur des fosses communes par Ronald Ophuis), la fureur de l'humanité apparaît par nuées hétéroclites du sol au plafond, avec un accrochage par associations. Les entêtants échos de cette guerre totale qui secoue l'humanité sans trêve se dessinent au masculin (à l'exception d'une combattante kurde par Cathryn Boch), jusqu'à la conclusion décalée d'Orlan : le détournement de *L'Origine du monde* de Courbet par Orlan, qui devient « *L'Origine de la guerre* », avec un entrejambe d'homme. **Emmanuelle Jardonnet**

📍 Galerie Ceysson & Bénétière, 23, rue du Renard, Paris 4^e. Jusqu'au 1^{er} février.